

LIVRES

C A H I E R
D

Entre les lignes Page D2
Livres jaunis Page D4
Le bloc notes Page D5
Essais québécois Page D6

LE DEVOIR, LES SAMEDI 17 ET DIMANCHE 18 AVRIL 1993

Jean Boisvert

À l'écoute de la poésie du vacarme

MARIE-CLAIRE GIRARD

Quand il a su qu'il gagnait jeudi dernier au Salon du livre de Québec le prix Octave-Crémazie décerné à un premier recueil de poésie, Jean Boisvert était seul dans son appartement et il s'est mis à crier. Il avait oublié jusqu'à l'existence de ce prix, et il ajoute que de toute façon, le plus beau c'est d'avoir pu publier *L'Indéfinissable poétique* aux Écrits des Forges. Il raconte que ses parents, qui ne s'étaient jamais vraiment intéressés à la poésie, se sont découverts un goût soudain pour ce genre littéraire. Peut-être faudrait-il un poète dans chaque famille du Québec pour inciter les gens à comprendre le langage des muses.

Comment devient-on poète? Jean Boisvert a éprouvé le choc de sa vie à douze ans lorsque ses parents l'ont amené visiter la France, la Grèce et la Turquie. Le choc des civilisations et le choc de la différence. Plus tard, à vingt ans, il est allé en Inde travailler avec mère Thérèse. Là lui est venue la révélation qu'il ne possédait qu'une seule vie et qu'il devait en faire quelque chose, entre autre écrire.

Il avoue d'ailleurs un côté mystique, un rapport avec Dieu qui lui pose de constants problèmes, se retrouvant un jour athé, un jour croyant. Avec une fascination pour la magie, le réalisme fantastique et pour *Le Seigneur des anneaux*. Ce qui n'empêche pas le poète de 25 ans de poursuivre sa maîtrise en littérature à l'Université de Sherbrooke (avec une thèse sur la correspondance de Dostoïevsky) et de travailler à l'Hôpital d'Yoville de sa ville natale. Il dit avoir eu une enfance très tranquille, fils unique et préféré porté vers le silence et la contemplation, avide lecteur, un enfant sans problème.

Séduit par les aventures d'Arsène Lupin au début du secondaire, il a d'abord écrit de la prose puis de la poésie très romantique. Baudelaire lui a fait faire des rimes et Rimbaud a constitué l'ultime éblouissement avec ses cris prophétiques, ses dénonciations et sa rage. Plus tard c'est Gaston Miron qui bouleversera Jean Boisvert, et plus particulièrement *La Marche à l'amour*. «Nous avons une poésie incroyablement variée au Québec, dira-t-il. L'ennui, c'est que les gens ne le savent pas. Je regrette l'époque des années soixante et soixante-dix marquée par l'affirmation nationale; la poésie possédait un but à ce moment-là. Depuis la fin des années quatre-vingt, on parle de la poésie du silence. Moi je veux une poésie du vacarme où on gueule, mais avec de la tendresse. Il faut renouveler le genre et trouver sa vérité actuelle.»

Il y a deux aspects dans ce recueil publié aux Écrits des Forges: *L'Indéfinissable poétique* ne se limite pas à une forme, les poèmes explorent en tous sens et prennent des tangentes diverses au gré de l'humeur. Il s'agit d'un univers qui chancelle et où entrent en lutte le mysticisme et la rationalité. «Ce recueil m'a demandé beaucoup de travail, concède Jean Boisvert, un véritable sprint. Et je n'attend pas l'inspiration des muses

Le Robert-Cliche

UN PRIX

BALOTTÉ

PAR

LES VENTS



L

a survie du Robert-Cliche, prix événement du Salon du livre de Québec, est menacée. Cette année, il enchante le jury. L'année dernière, l'éditeur avait hésité à le publier. Jadis, il a servi de rampe de lancement, mais son aura a bien pâli. Où s'en va le prix de la relève du roman québécois?

STÉPHANE BAILLARGEON

Survivra, survivra pas? La rumeur a échoué sur les bureaux du journal à la fin de la semaine dernière: «Le Prix Robert-Cliche va se saborder, c'est sa dernière année!»

Vérification faite, il faut plutôt parler d'une période de remise en question profonde. Une de plus pour cette récompense qui a connu des hauts et des bas depuis sa création en 1979. «Le prix lui-même doit continuer d'exister, c'est essentiel, dit Denis Lebrun, directeur du Salon du livre de Québec. Il sera sûrement décerné l'an prochain. Ce qu'on questionne, c'est jusqu'à quel point le Salon s'y associera...»

Le nom du lauréat est dévoilé dès l'ouverture du Salon international du livre de Québec (SLQ). Jeudi dernier on apprenait que le mérite 1993 allait à Jacques Desautels, helléniste de renom, pour *Le Quatrième roi mage*.

Une chose est certaine: c'est la dernière année que le Mouvement des caisses Desjardins commandite la chose. Le directeur négocie avec de nouveaux commanditaires de prestige. L'occasion est belle pour décider de mettre sur pied un nouveau prix pour la relève, tout en laissant le Robert-Cliche aux Éditions des Quinze, qui en conserveraient légalement la propriété. Rien n'est encore décidé.

Le Québec croule sous les prix littéraires. L'animateur français Bernard Pivot s'en était étonné en ondes, lors de l'enregistrement de sa célèbre émission *Apostrophe* au Salon du livre de Montréal, il y a quelques années.

Le Répertoire des prix littéraires établi par Québec en 1991 dresse la liste de plus de 200 récompenses, la plupart régionales: 32 prix pour le roman, 35 pour la poésie, 42 à la nouvelle, le conte ou le récit, 27 prix de littérature jeunesse, huit à la ban-

de dessinée, 23 pour l'écriture dramatique, le même nombre à l'essai et 13 autres toutes catégories confondues. Oui!

Une chicane mémorable

La dispute entre Jacques Lanctôt, éditeur des Quinze et Gabrielle Gourdeau, lauréate 1992, auteure de *Maria Chapdelaine ou Le Paradis retrouvé* a particulièrement entaché la réputation du prix. Leur querelle a défrayé la chronique jusqu'à plus soif: demandes de corrections, refus de publier, accusations de négligence publicitaire, tout y est passé et deux fois plutôt qu'une, encore cette semaine, dans nos pages.

Les chroniqueurs ont fait échos à leur chicane avec d'autant plus d'empressement que le Prix a de moins en moins bonne presse, et se fait taxer de «populisme». «C'est devenu le prix de la relève du roman populaire», ironise Madeleine Monette, lauréate 1980, qui habite New York.

En 1990, des rumeurs voulaient déjà que le prix soit abandonné. Le quotidien *Le Soleil* qui assumait jusqu'alors la commandite, s'en était retiré au profit du mouvement Desjardins qui abandonne à son tour.

Le lauréat reçoit une bourse de 2000 \$ et un voyage à Paris. Les candidats doivent avoir plus de 17 ans, avoir écrit un roman original et inédit d'au moins 200 pages. Bon an mal an, entre 60 et 90 manuscrits entrent en lice.

Rampe de lancement, le Cliche?

La liste des cinq premiers lauréats est impressionnante: Gaëtan Brulotte, Madeleine Monette, Robert Lalonde, Chrystine Brouillet et Louise Leblanc. Tous ont poursuivi une carrière d'écrivain et en général, ces «ex» du Cliche sont très satisfaits.

Brouillet, lauréate 1982, parle du «tournant de sa carrière». Leblanc, récompensée en 1983 pour *37 1/2 AA* a apprécié ce qu'elle nomme «une certaine notoriété instantanée». C'est un peu avec elle et Brouillet que le Cliche a amorcé son virage plus «populaire».

Leblanc qui est maintenant intégrée à l'écriture de la courte échelle, ne s'en plaint pas. «Au fond, être lu, c'est la seule chose qui compte», dit celle qui a vendu près de 30 000 exemplaires de son Cliche, maintenant disponible en poche. Un rare sommet: les derniers ouvrages primés ont eu beaucoup moins de succès, ce qui donne une raison de plus (ou de moins?) pour se questionner sur l'avenir de la chose.

Chacun a sa raison de s'inscrire. Gérard Gévy, deuxième en 1980 et 1981, à l'époque où il y avait trois lauréats, évoque son respect pour le juge Cliche, «grand défenseur d'une

SUITE PAGE D2: CLICHE / CRITIQUE EN D4: LA DÉSÉE

Le Québec
croule sous
les prix
littéraires.
Celui pour
la relève
du roman
va-t-il
disparaître?



ILLUSTRATIONS LUCIE LACAVA



SERONT ÉGALEMENT AU SALON

- | | | |
|-------------------|-----------------|-----------------|
| Colette Beauchamp | Marie Laberge | François Ricard |
| Lise Bissonnette | Pierre Morency | Louis Tardivel |
| Christian Dufour | Raymond Plante | Denis Vaugois |
| Hans-Jürgen Greif | Jean Provencher | |

Boréal au rendez-vous de Québec



LIVRES

ENTRE LES LIGNES

LA VIE LITTÉRAIRE

STÉPHANE BAILLARGEON

L'écrivain et la musique

C'est sous ce thème que se tient la 21e rencontre québécoise internationale des écrivains, du 20 au 24 avril, à Sainte-Adèle, P.Q. Jean-Ethier Blais prononcera la allocution inaugurale.

Par le passé, des romanciers, des poètes et des essayistes de renommée mondiale, Milan Kundera, Julio Cortázar et tant d'autres, ont participé à l'événement. Cette fois, une douzaine d'écrivains étrangers ont été invités à venir rencontrer les écrivains d'ici, parmi lesquels Gaston Compère (Belgique), Jacques Drillon, Marie Redonnet et Serge Filippini (France), Lasse Soderberg (Suède) et Judith Thurman (États-Unis).

Pour les accueillir, ils trouveront notamment Gilles Archambault, André Brochu, Jacques Foch-Ribas, David Homel, Naïm Kattan, Gaston Miron, Fernand Ouellette, Monique Proulx et Jean Royer.

Jeanne, Héloïse, Aliénor et les autres

Régine Pernoud, médiéviste respectée, célèbre écrivaine, prononce une conférence intitulée *Portraits de femmes au moyen âge*, le mardi 20 avril, à 19h30, au pavillon 3200 Jean-Brillant de l'Université de Montréal. La dame se propose de revigorer notre mémoire historique en évoquant le souvenir de Jeanne d'Arc, Héloïse, Aliénor d'Aquitaine, Hildegarde de Bingen (quels beaux noms!) et d'autres femmes encore qui, chacune à sa manière, symbolise la conscience spirituelle et politique de son temps.

Je cours les concours

Les joyeux lurons érudits de l'Académie québécoise de «Pataphysique» organise un Concours d'exercice de style. On peut s'attendre à tout de la part d'une entreprise qui vise à «promouvoir dans le monde moderne la science des solutions imaginaires».

Aucun thème n'est donc imposé. En revanche, le jury ne va prendre en considération qu'une seule forme d'expression: l'énoncé paradoxal. Kosséça? Un exemple, pour bien saisir: «Dieu merci, je suis athée». Un autre, toujours dans la veine religieuse (comme on dit à l'UQAM): «Je ne crois pas à l'astrologie; d'ailleurs, je suis Verseau et les Verseaux ne croient pas à l'astrologie.»

Les participants doivent envoyer leurs énoncés originaux et concis (de une à cinq lignes) avant le 30 avril à l'adresse suivante: Concours AQP, à l'attention de Paul Zumthor (Héliamène Incandescent), Maison des Écrivains, 3492 rue Laval, Montréal, Qc, H2X 3C8.

Le concours est organisé en collaboration avec l'UNEQ et la librairie Gallimard. Le grand gagnant recevra le tome I des *Oeuvres de Jacques Prévert* dans l'édition de la Pléiade. Il y aura d'autres prix et l'énoncé paradoxal primé sera adopté comme devise de l'Académie durant toute une année.

Ateliers de création littéraire

Écrivains en herbes, étudiants en lettres, aspirants critiques, ou quiconque s'intéresse à la littérature et a déjà quelques textes à son actif, peut s'inscrire aux Ateliers de création littéraire Fortuna, animés par la romancière montréalaise Marie-José Thériault. Les ateliers comportent une cinquantaine de travaux pratiques plus ou moins brefs mais toujours exigeants, répartis sur quatre jours. Pour tout renseignement: 787-3278.

Rectificatif

Dans l'édition du 13 mars, on reprenait un communiqué annonçant que les éditions J'ai Lu venaient de publier pour la première fois un roman québécois, depuis *Les Plouffe* et *Trente Arpents*. Le titre de la chose: *Berlin-Bangkok*, de Jean Pierre April. Erreur! En décembre 1991, la maison française a publié *L'Amour venin* de Sophie Schallinger (Polar, no 3148), un ouvrage d'abord paru aux Quinze. Sophie Schallinger est née (1949) et demeure à Montréal.

Nouvelles du Québec

Pour dérouler en accéléré le fil d'une culture

ANTHOLOGIE DE LA NOUVELLE AU QUÉBEC
François Gallays, ed. fides, 1993,
427 pages.

Faire une anthologie de la nouvelle québécoise, c'est rendre un tribut à un genre injustement dédaigné. Chez nous, il n'y en a eu longtemps que pour le roman aux intrigues multiples et développées. Alors que la nouvelle était traitée comme une sous-catégorie littéraire, un avorton de roman trop écourté pour être honnête. C'est à peine si on commence à la reconnaître pour ce qu'elle est: un récit dépouillé et exigeant sautant sans le filet de la digression dans un cerceau étroit qui condamne l'écrivain à viser juste. Périsseux exercice de haute voltige.

Or voici que les éditions Fides viennent de réunir des nouvelles couvrant un demi siècle de production littéraire, de 1936 à 1984. Et c'est l'histoire récente du Québec, de la grande noirceur aux derniers soubresauts de la Révolution tranquille qui renaît à travers les trente textes du recueil, empruntant notamment les voix de Jacques Ferron, d'Anne Hébert, de Gilles Archambault, de Gabrielle Roy, d'André Major. Rien de tel qu'une anthologie pour dérouler en accéléré le fil d'une culture. Puisqu'à travers les oeuvres marquantes d'un pays, on voit se dessiner en creux les étapes de son évolution. Telle est également l'opinion des éditeurs.

«Nous avons le souci que ces textes portent les traces de leur époque, en soient en quelque sorte les témoins», explique le préfacier François Gallays en faisant remarquer à quel point la nouvelle, plus encore que soumise aux lois du texte bref, est, comme le roman, l'enfant de son temps et de sa culture.

Il y a, comme dans toute anthologie qui se respecte, les trous noirs des grands oubliés (le Alain Grandbois d'*Avant le chaos* entre autre qu'on cherche en vain) et quelques récits mineurs montés en épingle — à côté de vraies perles. Le genre est nécessairement disparate. Mais, respectant la chronologie des textes, il invite ici au voyage dans le temps et l'espace. Allons y donc.

Au début pendant les années de Crise, se lève dans le brouillard le Qué-



ODILE TREMBLAY

bec rural conté par Albert Laberge, celui d'un couple de fermiers du rang du Carcan près de Chambly. Un Québec de quéteurs, de terres ingrates, suintantes d'ignorance, de misère et de préjugés d'où les enfants s'évadent vers la ville, sur lequel bientôt Jacques Ferron viendra peindre le portrait d'un artiste qui s'abstrait de son monde et présage des jours nouveaux.

Puis arrive, comme une plage lumineuse la prose d'Anne Hébert dont *Le Torrent* déferlant, et désormais classique, n'a pas vieilli. En 1963, à travers *Un grand mariage*, la dame de lettres évoque avec tant d'intime familiarité la Haute Ville de Québec, si frieuse et menteuse pour

les enfants qu'elle a nourris en son sein, «têtu, repliée sur elle-même, armée dans son coeur étroit, depuis la Conquête anglaise. Une société aux rites immuables, aux arbres généalogiques clairs et précis, faciles à dessiner jusque dans leurs moindres familles».

On file par la rivière de Madeleine Ferron, un affluent de la Chaudière, bien sûr, avec les bois d'épinettes beaucerons qui ont tant marqué son enfance. Pour aboutir ailleurs, dans un Québec d'exil, la plaine du Sud du Manitoba «si nue qu'on y voit longtemps un seul arbre solitaire, que les moindres choses apparaissant de loin à sa surface prennent une valeur singulière, pathétique», et où Gabrielle Roy, touchante et mélancolique comme d'habitude, emprunte aux côtés de sa mère la route d'Altamont. «Toujours, nous sommes en migration», dira-t-elle.

Ce recueil, c'est aussi l'occasion d'entrer chez un Michel Tremblay oublié — et d'ailleurs digne de l'être tant les influences extérieures occultent ici son originalité — celui des *Contes pour buveurs attardés*, sa première oeuvre écrite en 1966, à caractère fantastique, plus proche des cauchemars d'Edgar Poe que des vociferations des Belles-Soeurs; et qui surtout ne joue pas comme l'ose ce Jacques Renaud (l'auteur du *Cassé*, au langage cru qui fit scandale en 1968) dont on suivra les délires déambatoires sur la Sainte-Catherine.

Plus l'anthologie avance, plus elle se fait urbaine et violente. Montréal aspire tout le monde dans une pulsation frénétique. «Tuez-moi s'il vous plaît, mais faites-le sans passion», demande Mimi Verdi. «Je me meurs, je me meurs encore, je devie, je me devide, je vis détournée», gémit Anne Dandurand. Plus elle se fait multiculturelle aussi, comme des voix d'origine étrangère se mêlent au concert: celle de Marilu Mallet, celle de Naïm Kattan. Les mots éclatent, partent en tous sens, les écrivains aussi. La cacophonie s'installe. On approche de la fin du siècle et le Québec se cherche un visage. Madeleine Ouellette-Michalska essaie de remonter à sa source. «Mon pays est une légende rocaillieuse et glacée qui donne froid aux os», dit-elle. La suite reste à écrire.



Dans ce recueil de nouvelles québécoises, on retrouve une Gabrielle Roy touchante et mélancolique comme d'habitude, mais un Michel Tremblay bien différent...

LA VITRINE DU LIVRE

NE RIEZ PAS, ÇA POURRAIT ÊTRE VOTRE VOISINI
Claude Daigneault
Les Éditions Logiques, 219 p.

L'auteur, qui a longtemps été journaliste, a collectionné de désopilants «bouchons». Le bouchon, c'est ce petit-texte bouche-trou, intemporel et sans danger qu'on laisse à la dernière minute pour combler un vide dans une page. Des faits divers de premières classes, que tout le monde lit, dont tout le monde parle mais dont personne ne se souvient jamais. Par exemple celle de ce policier de Dearborn, au Michigan, suspendu pendant trois jours et obligé de passer un examen psychiatrique parce qu'il traçait une barre sur le chiffre 7, à la manière européenne. Les textes ont été réécrits pour qu'ils s'enchaînent agréablement, dans des sections thématiques (le travail, l'auto, le sexe...). Un seul regret: qu'aucune illustration n'agrément le tout.

LES PETITS PHYSICIENS S'AMUSENT
Jack Challoner
Larousse, 47 pages

Un autre titre de la collection Mon album d'activités. Dans ce cas, les petits physiciens s'amuse avec des piles, des aimants, des ampoules, du fil électrique. Ils créent des personnages loufoques qui s'animent mystérieusement, un porte-trombones, une chouette, dont les yeux clignotent. Ils peuvent même fabriquer une radio ou de petites voitures électriques! Et tout ça avec deux ou trois bricoles, un tournevis, une pince à dénuder, des ciseaux. L'illustration donne des frissons de bonheur et le texte d'accompagnement fournit les explications d'usage: comment cela c'est passé et, bien sûr, pourquoi?



Peinture à l'eau

Bouchon

Baguette en bois

Il te faut

Aiguille

Aimant en fer à cheval

Pâte à modeler colorée

Grands aimants droits

Aimants ronds

L'AMÉRIQUE DE CLINTON
Nicole Bernheim
Lieu Commun, 285 p.

L'Amérique est en crise. On le sait. Le nouveau président hérite d'une situation peu brillante. C'est connu. Mais sur quelle musique le saxophoniste-politicien va-t-il faire danser son pays? Quel avenir se prépare, sous nos yeux, de jours en jours, pour la plus grande puissance du monde, peut-être sur son déclin, peut-être en train de se ressaisir? Mi-analyse, mi-reportage, cet ouvrage se veut une introduction à l'Amérique du XXIe siècle. Nicole Bernheim est une ancienne correspondante du *Monde* aux États-Unis. Elle s'est fait connaître par un ouvrage sur Reagan, en 1984, dans lequel elle décrivait l'ancien président comme «un provincial inculte, mais malin».

CLICHE Un prix à revoir

SUITE DE LA PAGE D-1

langue française de qualité.» Danièle Dubé, primée en 1984 (*Les Olives noires*) s'est laissée impressionner par la machine médiatique qui avait lancé Chrystine Brouillet, deux ans plus tôt.

«Une récompense, ça donne confiance, dit, Madeleine Monette. Les éditeurs vous lisent avec plus d'attention, les autres auteurs vous respectent, et puis ça encourage à persévérer dans le travail d'écriture.»

1993: un bon cru

Comme la plupart des gagnants des premières années, Monette s'est un peu désintéressé des tribulations du Cliche. Elle suggère que le Prix soit transformé en récompense pour un premier roman publié (alors qu'il est jugé sur manuscrit). Histoire de laisser faire aux éditeurs un premier déblayage.

Quand même, cette année, le Cliche promet de bien se classer. *Le quatrième roi mage. Une enquête à Venise*, de l'universitaire Jacques Desautels, est présenté comme «le premier roman d'un Umberto Eco québécois». Il y a là tout ce que peut souhaiter un jury littéraire: une maîtrise indéniable de l'écriture, un étalage agréable de culture.

L'histoire se joue dans l'atmosphère trouble de la Méditerranée orientale et du Moyen Âge, à Venise, l'ancien centre du monde, où l'historien d'art François Quintin poursuit ses recherches sur le Titien.

Accordé à l'unanimité du jury.

Calmé après l'ouragan de l'année dernière, Jacques Lanctôt, le patron des Quinze ou plutôt le roman, se déclare «entièrement satisfait» et lui prédit le succès. Le directeur du Salon du livre de Québec, où était remis la récompense jeudi soir dernier, parle «d'une oeuvre riche, par un auteur doué et cultivé».

Doux euphémisme. Le lauréat enseigne la langue, la littérature et la civilisation grecques à la faculté des lettres de l'Université Laval. Il s'avoue érudit, humaniste. Il a déjà publié quatre essais dont *Dieux et mythes de la Grèce ancienne*, finaliste au Prix du Gouverneur général en 1979.

Le Robert-Cliche se veut le prix de la relève du roman québécois. «Quand on me le rappelle, je rentre sous le tapis, confie le professeur Desautels, qui a maintenant 56 ans. Personnellement, je préfère dire que le Prix récompense un premier roman.»

PLAISIR de LIRE



Animatrice: Danièle Bombardier

Il est un phénomène étrange dans le monde de la littérature médiatisée: les stars.

Les auteurs sacrés stars ne le sont, en général, pas pour leur oeuvre, mais pour l'image qu'ils projettent et que les médias reprennent presque à l'unisson avec une satisfaction évidente.

Mon invité cette semaine Alexandre Jardin promène, depuis la publication à 24 ans du «Zèbre», l'image d'un enfant refusant de quitter les rives du pays doré de l'enfance, qui s'y attarde avec candeur, naïveté et fraîcheur.

Célébré par les uns, très souvent éreinté par la critique, Alexandre Jardin persiste et vient de signer à la très sérieuse maison Gallimard un 4^e roman «Le petit sauvage» sur le thème du refus de l'âge adulte.

Son héros, un monsieur très bien, directeur d'entreprise, décide un beau matin de tout abandonner pour redevenir le petit garçon qu'il a été: «Le petit sauvage».

Alexandre Jardin aujourd'hui âgé de 28 ans, marié, père de famille, célèbre, affirme à la ville, à l'instar de son personnage, qu'il ne veut pas devenir une grande personne et réclame le droit à l'enfance perpétuelle...

Ma deuxième invitée cette semaine Louise Forestier est une femme, une artiste et... une lectrice passionnée. Elle nous parlera de ses lectures préférées. Un éventail qui s'ouvre sur les «Signes de piste» et s'arrête aujourd'hui à sa nouvelle idole littéraire Robertson Davies.

PLAISIR DE LIRE
Le dimanche à 19 h 30

L'autre télé. L'autre vision.



Radio Québec

Des littératures d'expression française

IMPORTÉES

de l'Acadie de l'Ontario des Prairies

riches uniques exotiques

LE DEVOIR En collaboration avec le quotidien Le Devoir

LIBRAIRIES PARTICIPANTES:

- Librairie Agence du livre
- Librairie Champigny
- Librairie Demarc (Fleury)
- Librairie Papeterie Dimension
- Librairie Ducharme
- Librairie Flammarion (Brossard)
- Librairie Flammarion (Laurier)
- Librairie Le Fureteur
- Librairie du Square

TRIPTYQUE

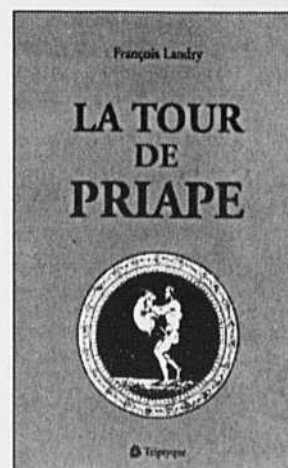
524-5900 / 525-5957



LA PISSEUSE

Anne Étaïne Cliche
LA PISSEUSE
(roman)
241 p., 19,95 \$

La pissouse est une femme, un tableau, une séquence de film interminable, une expérience religieuse, sans demande, une prière, bref: un roman.



François Landry
LA TOUR DE PRIAPE
(conte érotique)
88 p., 13,95 \$

La tour de Priape est un conte érotique qui atteint les limites de la fantasmagorie, sans jamais y céder. L'auteur maintient le lecteur pour ainsi dire sur la corde raide, entraînant malgré lui dans un monde où beauté et cruauté se chevauchent constamment.

Disponible chez votre libraire!

LIVRES

ENTREVUE

CRITIQUE



ILLUSTRATION GÉRARD

Variation sur le thème du jeune violoniste frustré, assassin du vieux compositeur condescendant.

La fragilité, ce trompe-l'œil

Carole Tremblay passe en douce de l'écriture jeunesse à celle pour adultes

MARIE-CLAIRE GIRARD

Qu'une jeune femme à l'apparence aussi frêle que celle de Carole Tremblay puisse concocter une histoire remplie d'autant de violence et de sang ne laisse pas de surprendre. Et si sa fragilité n'était qu'un trompe-l'œil... Originaire de Rosemont (où le meurtrier de son plus récent roman habite) Carole Tremblay est aussi la mère d'une petite fille de deux ans appelée Gabrielle, et à qui elle ne raconte pas (encore) d'histoires. Elle écrit quand la petite dort, «Au cours des deux dernières années, raconte-t-elle aussitôt que je couchais Gabrielle je m'asseyais devant l'ordinateur. Il y avait la maison, le souper, la vaisselle, le bébé et l'urgence d'écrire en sachant que le temps disponible était limité.»

Aujourd'hui, elle donne dans le polar. Mais Carole Tremblay s'était surtout fait connaître l'an dernier avec un livre jeunesse publié à Paris par les éditions Gallimard, collection Page blanche *La douce revanche de madame Bilodeau*.

Elle raconte qu'à Rosemont sa grand-mère avait un restaurant de patates, que son père, graphiste, est né sur le Plateau Mont-Royal et qu'elle est, comme Michel, une de ces nombreuses Tremblay de Montréal. Sa mère travaille dans une bibliothèque et elle a trois frères, qui font de l'informatique: «On était tous des premiers de classe, dit-elle, mais moi j'avais un côté délinquant, hérité peut-être de mon père, un artiste et farfelu qui faisait de la peinture et de l'aquarelle et peignait les murs de la maison de couleurs impossibles.»

Avec une formation en théâtre (elle poursuit d'ailleurs une maîtrise à l'UQAM), Carole Tremblay raconte que c'est l'improvisation qui lui a appris à écrire: «La disponibilité est la même que celle dont a besoin le comédien pour improviser. À chaque scène je laisse aller,

je me mets dans la peau du personnage et la situation s'installe à partir de lui. Si je suis concentrée ça va aller quelque part. Le bon côté du roman, contrairement à l'écriture théâtrale à laquelle j'ai déjà touchée, c'est que le contrôle de l'auteur est total. Au théâtre, le metteur en scène et les comédiens ne font pas nécessairement ce que tu as en tête. Dans l'univers romanesque c'est moi qui décide...»

«Au théâtre, le metteur en scène et les comédiens ne font pas nécessairement ce que tu as en tête. Dans l'univers romanesque c'est moi qui décide...»

Au point de départ, il y eut l'idée d'écrire une série de nouvelles ayant pour toile de fond le monde des arts. La première histoire traitait de la musique avec ce jeune compositeur qui en tue un autre pour lui voler son oeuvre. Carole Tremblay a commencé, et tout ça s'est terminé en roman. Avec la volonté ferme que ce polar ne se passerait pas dans un poste de police. «C'est pourquoi, ajoute-t-elle, il y a le point de vue du psychiatre dans *Musique dans le sang* qui est plus perspicace que les enquêteurs. Si j'écris d'autres romans policiers, il n'y aura jamais de détective sur la piste de la vérité.»

Elle considère qu'écrire pour la jeunesse ou pour les adultes, ça se ressemble beaucoup: les protagonistes n'ont pas le même âge et dans le roman jeunesse l'histoire ne se termine pas nécessairement dans un bain de sang. (Quoique...) Pour elle demeure le plaisir d'écrire une histoire à partir de rien, de construire quelque chose dont l'issue la surprend elle-même au fur et à mesure que tout se développe. Après le succès de *La douce revanche de madame Thibodeau* publié dans la collection Page blanche chez Gallimard, Carole Tremblay ressentait un terreur bien légitime. Elle a aussi fait paraître *La Nuit de l'Halloween* chez Boréal-Junior, mais c'est le livre chez Gallimard qui lui a donné élan et confiance.

Après le théâtre et le roman jeunesse, voici qu'elle franchit un autre cap: le roman pour adulte, en donnant cette fois dans les ligues majeures. Elle se demande bien où tout cela va la mener...

La psychiatre connaît l'assassin

Une intrigue habile et un sens certain du suspense

MUSIQUE DANS LE SANG
Carole Tremblay, Boréal, 1993, 296 pages

FRANCINE BORDELEAU

Si l'on en juge la production récente, le polar, qui a mis du temps à séduire les écrivains québécois, apparaît aujourd'hui comme le genre à la mode. En voici un de plus, et pas trop mal ficelé ma foi, qui nous vient cette fois d'une auteure connue pour ses romans jeunesse dont *La Douce revanche de Mme Thibodeau*, un livre auquel on accole, depuis qu'il a été refusé ici et publié chez Gallimard, l'épithète de «fameux».

C'est maintenant presque une convention du polar que de nous dévoiler d'entrée de jeu l'identité de l'assassin et ses motifs. Dans *Musique dans le sang*, l'assassin est un jeune violoniste frustré dénommé Charles Bourget et Louis Duranceau, sa victime, un vieux compositeur condescendant. La fiction de Carole Tremblay se voulant de toute évidence une variation sur les remords et la culpabilité, on aurait pu en rester là et suivre l'évolution des états d'âme de Bourget pendant que se déroule l'enquête. Mais le coquin de sort organisera une rencontre entre l'assassin et sa voisine, fera en sorte que celui-ci, paniqué, tente de se suicider et se retrouve à l'hôpital, que celle-là s'incruste et découvre l'arme du crime. Le meurtre de la voisine, le manque de perspicacité d'un psychologue et les intuitions d'un psychiatre futée complètent le tableau...

Il est heureux que Carole Tremblay ait eu l'idée de cette double intrigue: là réside le meilleur du roman. Il faudra, pour s'y rendre, pardonner ce début plutôt poussif et maladroit qui constituent les considérations de Bourget avant et après le crime ainsi que les pages relatant l'entrée en scène de la voisine Nancy, tous passages qui auraient mérité un travail plus minutieux. Force m'est par ailleurs d'avouer que l'auteure excelle dans l'action et le suspense, tandis qu'elle est beaucoup moins convaincante lorsque vient le temps d'évoquer les tourments intérieurs d'un personnage que son acte conduit rapidement à la folie. On sent en somme combien il peut être difficile de faire cohabiter action et introspection (et qu'après le *Crime et châtiment* de Dostoïevsky, ne se risque pas au thème du remords de l'assassin qui veut).

Musique dans le sang procure malgré tout de véritables plaisirs de lecture grâce à une intrigue habile et bien menée, et un sens certain du suspense. Resterait à Mme Tremblay, si elle a l'ambition de faire plus que du divertissement de qualité, si elle veut écrire moins de polars que des romans noirs (genre avec lequel elle flirte ici, alors qu'elle aurait pu s'y lancer à fond), d'oser investir davantage la gravité.



JACQUES GRENIER

Carole Tremblay: «pour le plaisir d'écrire une histoire à partir de rien».

LES LIVRES CHANGENT LE MONDE

Gilles Fortier
Le Vocabulaire des adolescents et des adolescentes du Québec
FRÉQUENCE • RÉPARTITION • DISPONIBILITÉ

Les Éditions LOGIQUES

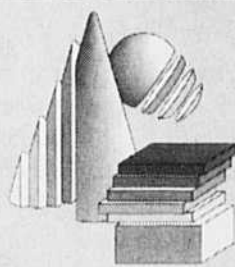
Le Vocabulaire des adolescents et des adolescentes du Québec

Gilles Fortier
LX-120 - ISBN 2-89381-087-X
356 pages - reliure rigide - 49,95 \$

«Un outil qui permet de sonder l'âme des jeunes. Un outil qui est le miroir de la culture adolescente.»

Isabelle Paré, *Le Devoir*

Clermont Gauthier
TRANCHES DE SAVOIR
L'insoutenable légèreté de la pédagogie



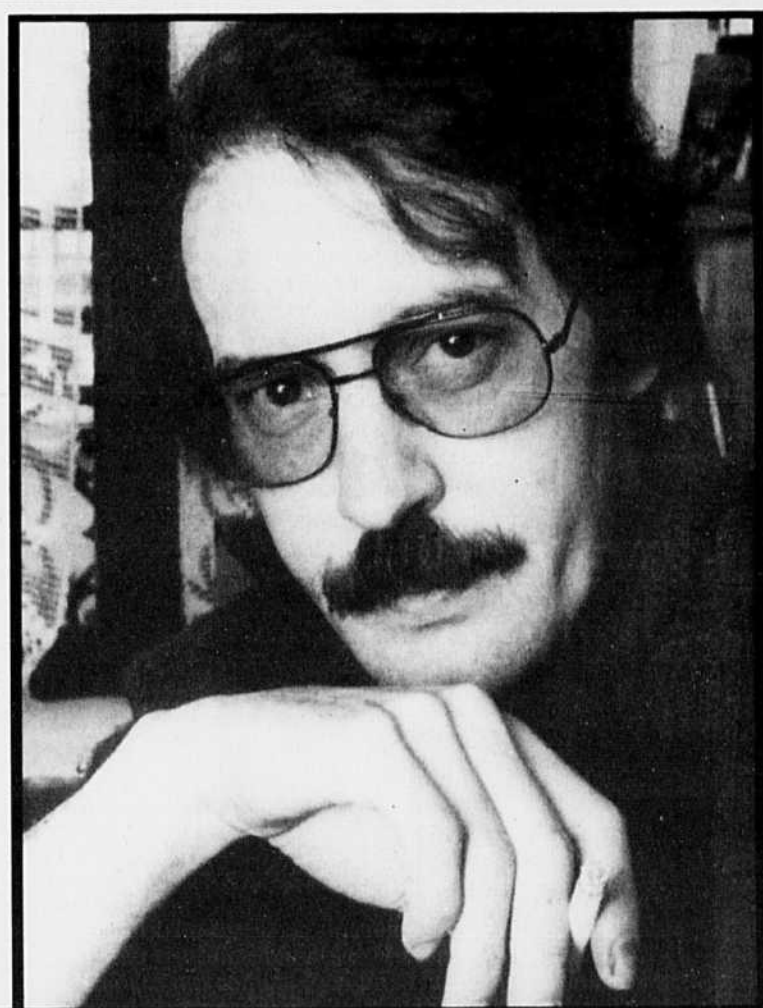
Les Éditions LOGIQUES

Tranches de savoir
Clermont Gauthier
LX-118 - ISBN 2-89381-125-6
179 pages - 24,95 \$

À la limite, l'étudiant serait-il un grille-pain dans lequel on peut glisser le savoir coupé en tranches?

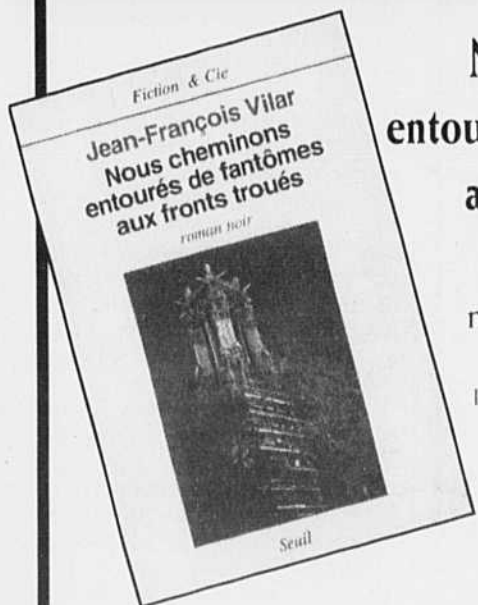
LOGIQUES

Dist. excl.: LOGIDISQUE
Tél.: (514) 933-2225 FAX: (514) 933-2182
Venez nous voir au Salon du livre de Québec
STAND 150



Jean-François Vilar

Au Salon du livre de Québec



Nous cheminons entourés de fantômes aux fronts troués

«Jean-François Vilar nous donne un roman noir surréaliste.»

Dominique Durand, *Le Canard enchaîné*

«une grande réussite littéraire.»

Yann Plougastel, *L'Événement du jeudi*

roman

480 pages, 37,95 \$



ÉDITIONS DU SEUIL

Les Belles Rencontres de la librairie HERMÈS

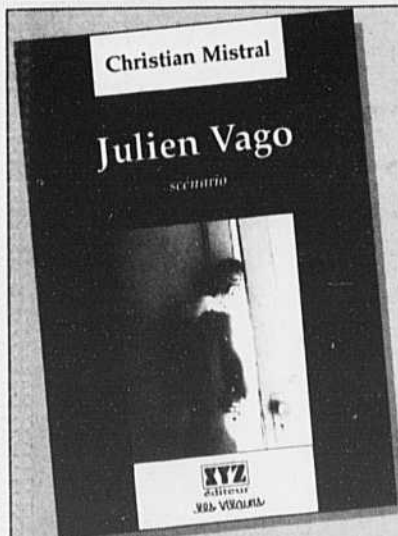
Samedi 17 avril de 14 h à 16 h
Jean Marcel
SIDOINE OU
LA DERNIÈRE FÊTE
Leméac

samedi 24 avril de 14 h à 16 h
Stanley Péan
SOMBRES ALLÉES
Voix du Sud / CIDIHCA

de 9h à 22h
362 jours par année

1120, ave. Laurier ouest
outremont, montréal
tél.: 274-5669 • téléc.: 274-5660

Maintenant disponible en librairie



Mistral
Julien Vago

«Julien Vago sera-t-il un jour porté à l'écran? Il faut le souhaiter. Pas besoin d'être un prophète pour y entendre le cri du coeur de toute une génération.»

- Luc Perreault, *La Presse*

815, rue Ontario Est, bureau 201, Montréal (Québec) H2L 1P1
Téléphone: 514.525.21.70 • Télécopieur: 514.523.94.01

XYZ



LIVRES JAUNIS



GILLES ARCHAMBAULT

Cruelles faiblesses

LA CRUAUTÉ DES FAIBLES

Marcel Godin, Montréal, Les Éditions du Jour, 1961

On ne peut que se réjouir de ce qu'on publie de plus en plus de recueil de nouvelles au Québec. L'exigence n'est pas toujours au rendez-vous, mais le public se lassera tout naturellement de textes dont la brièveté ne saurait être un gage de concision.

Il serait bon que l'on profite de cette ferveur pour prendre connaissance de *La Cruauté des faibles*. Marcel Godin avec ce petit livre faisait son entrée dans le monde de nos lettres. Dans le *Dictionnaire des Auteurs de langue française en Amérique du Nord* de Réginald Hamel, John Hare et Paul Wyczynski, on rappelle qu'il fut éreinté par les critiques. Plus de trente ans plus tard, j'aurais un point de vue nettement opposé.

J'ai tout oublié des recensions critiques parues alors, mais j'imagine que l'on a dû être rebuté par la franchise du ton, la netteté du trait et surtout le climat d'amoralisme dans lequel baignent les nouvelles. Il n'était pas fréquent alors qu'un personnage de fiction ait des réactions ténues pour blâmables dont il ne s'excuse pas.

À ce propos, l'éditeur en troisième de couverture nous prévient: «Une nouvelle collection, un nouvel auteur, témoin d'une génération inquiète, violente, révoltée. Fallait-il par pudeur, étouffer ces cris qui nous blessent? Non. Car on n'empêche pas la marée de monter, le vent de souffler». On voit à la lecture de cet avertissement qu'il fallait ménager le lecteur, l'apprivoiser. Et surtout heurter une opinion officielle qui faisait son miel d'une littérature de bons sentiments.

On peut sourire de la naïveté de la mise en garde, mais l'essentiel n'était-il pas d'aller au-devant des coups? J'ajoute pour mon compte qu'il n'était pas rare alors que le compte rendu d'un livre soit dicté par des considérations morales. Les «critiques» souvent n'étaient que de pauvres diables en retard sur leur époque, voyant de la perversité où il n'y avait que l'éclosion d'une nouvelle sensibilité.

Bien sûr, il y a du cynisme, du désenchantement dans ces nouvelles. L'amour n'y est pas toujours une aventure légitime. On y voit sec, on ne se retient pas d'être cinglant. La mort rôde, les souvenirs qui vous hantent obscurcissent l'avenir. L'auteur ne se complait pas à chercher le détail agréable. Il aurait même tendance à décrire des décors décrépits. «Ce logement, infecté de petits pissoirs et d'une mère insouciance, nous embrassait d'une forte odeur d'urine se dégageant des couches sales qui traînaient un peu partout».

Lorsque Godin fait parler ses personnages, c'est de façon laconique. Il y a des silences dans ces conversations sur lesquelles planent d'étranges malédictions. Dans les climats de désespoir résigné surgissent des plaintes, des exaspérations qui entraînent les nouvelles bien loin de l'effet de scandale qu'elles ont pu provoquer en leur temps.

Voilà un recueil que je songerais à reprendre si j'étais directeur de collection. Dans ma publicité quelque part, je parlerais d'un livre douloureux. Mais peut-être n'aurais-je pas raison. De toute manière, on le lirait bien comme on l'entendrait.

GAGNANT DU PRIX ROBERT-CLICHE



ILLUSTRATION GENTILE BELLINI / PROCESSION PLACE SAINT-MARC

La déesse et le pantin

Une atmosphère baroque aux couleurs de Venise, de la Méditerranée orientale et du Moyen Âge

LE QUATRIÈME ROI MAGE
Jacques Desautels
Quinze, 1993, 280 pages

FRANCINE BORDELEAU

Si fallait décerner une palme du Robert-Cliche le plus érudit, *Le quatrième roi mage*, la remporterait haut la main. Professeur de langue, de littérature et de civilisation grecques à l'Université Laval, Jacques Desautels, le dernier lauréat du prix décerné chaque année par le Salon du livre de Québec à l'auteur d'un premier roman, a manifestement utilisé sa matière de recherches et d'enseignement pour son récit.

Habitué d'écrire — il a déjà publié quelques essais dont *Dieux et mythes de la Grèce ancienne*, qui lui valut d'être finaliste pour le Prix du Gouverneur général du Canada en 1989 — Desautels propose ici une anecdote ambitieuse. François Quintin, le personnage principal du roman, est historien de l'art et spécialiste du Titien, le peintre le plus fameux du Cinquecento. Séjournant à Venise pour mener à bien des recherches destinées à

une étude sur le peintre, Quintin rencontre un antiquaire dont les révélations le pousseront à faire une véritable enquête intellectuelle. Ainsi, des toiles du Titien qui ornent l'église des Frari, Quintin aboutira à l'île de Chypre, retrouvera les traces d'un culte ancien voué à Aphrodite, et découvrira qu'un anneau d'or rentré en possession de la vierge Marie — événement mentionné dans des textes apocryphes — appartenait à l'origine à la déesse. Le but de l'enquête est de savoir comment l'anneau, sur lequel est gravé le triangle érotique de Vénus, a pu passer dans les mains de Marie, réapparaître dans la Venise du XVI^e siècle, et se manifester encore aujourd'hui.

L'enquête, on le devine, n'est qu'un prétexte pour Desautels dont le véritable propos est de mettre en opposition deux mondes: l'intellect et la sensualité. Ou, si l'on préfère, l'éternelle dualité corps/esprit qui est celle du christianisme et, partant, celle du personnage principal du roman. Au centre: la femme (quoi d'autre?), toujours elle.

L'illustration de cette dichotomie, appuyée par un symbolisme lourd, constitue l'aspect le moins convaincant du *Quatrième roi mage*. Sans doute

parce que le sujet est usé, parce qu'on le voit venir de loin aussi... Risquerait-on malgré tout de ne pas comprendre? L'auteur fait dire à Quintin (il s'adresse alors à sa femme, et sur un ton assez docte): «Nous avons parlé de Vénus aujourd'hui, tu as vu des thèmes dont je t'ai dit qu'ils m'avaient jadis bouleversés. (...) Mais je voulais aussi rappeler à celle que j'aime qu'il y a aussi deux hommes en moi...» Qui ne pourrait pas reprendre l'assertion à son compte?

On verra cependant dans *Le quatrième roi mage* un des meilleurs lauréats du Robert-Cliche: à cause de l'atmosphère — celle de Venise, de la Méditerranée orientale et du Moyen Âge —, à cause aussi de l'aventure intellectuelle. dommage que cela soit gâché par des dialogues plutôt banals, une démonstration faite avec insistance (déjà hérité du professorat, probablement) et une psychologie assez sommaire prêtée au personnage principal. Sans ces lacunes, fréquentes dans le cas de premiers romans, Jacques Desautels aurait pu, aidé des fastes du Cinquecento et des mystères que recèlent les mythes, envoûter ses lecteurs.

BEST-SELLERS



LIBRAIRIE HERMÈS

ROMANS QUÉBÉCOIS

- 1 QUELQUES ADIEUX, de Marie Laberge - Boréal
- 2 UN HOMME EST UNE VALSE, de Pauline Harvey - Herbes Rouges
- 3 L'HOMME INVISIBLE À LA FENÊTRE, de Monique Proulx - Boréal/Seuil
- 4 SEPT LACS PLUS AU NORD, de Robert Lalonde - Seuil

ESSAIS QUÉBÉCOIS

- 1 LA GÉNÉRATION LYRIQUE, de François Ricard - Boréal
- 2 GRANDEUR ET MISÈRE DE LA MODERNITÉ, de Charles Taylor - Bellarmin
- 3 L'INDIEN GÉNÉREUX, de L. Côté/L. Tardivel/D. Vaugeois - Boréal
- 4 JUDITH JASMIN DE FEU ET DE FLAMME, de Colette Beauchamp - Boréal

ROMANS ÉTRANGERS

- 1 LE VIEUX QUI LISAIT DES ROMANS D'AMOUR, de Luis Sepulveda - Métailié
- 2 UN HOMME REMARQUABLE, de Robertson Davies - l'Olivier
- 3 LÉVIATHAN, de Paul Auster - Actes Sud
- 4 À LA HAUTEUR DE GRAND CENTRAL STATION JE ME SUIS ASSISE ET J'AI PLEURÉ, de Elizabeth Smart - Guernica

ESSAIS ÉTRANGERS

- 1 MARLENE DIETRICH, de Maria Riva - Flammarion
- 2 À CORPS ET À CRIS, de Caroline Eliacheff - Odile Jacob
- 3 LA SCIENCE DU QUOTIDIEN, de Jay Ingram - Multimondes
- 4 CRITIQUE DE LA MODERNITÉ, de Alain Touraine - Fayard

JEUNESSE

- 1 VINGT SECRETS POUR APERCEVOIR LES FÉES, de Philippe Dorin - Petit Point/Seuil

LIVRES PRATIQUES

- 1 LE PETIT JEAN DICTIONNAIRE DES NOMS PROPRES DU QUÉBEC, de Jean Cournoyer - Stanké
- 2 GRAMMAIRE FRANÇAISE ET IMPERTINENTE, de Jean-Louis Fournier - Payot

COUPS DE COEUR

- 1 MA TERRE, MON ÎLE, de Janet Frame - Les Belles Lettres
- 2 L'HOMME FLAMBÉ, de Michael Ondaatje - l'Olivier

1120 av. Laurier ouest, Outremont, H2V 2L4, 274-3669

Tornade littéraire

La parole aux marginaux et aux créateurs de l'ombre

BEAU SOIR POUR MOURIR
Désirée Szucsany,
Québec/Amérique, Montréal, 1993,
206 pages

PIERRE SALDUCCI

Après *Le violon* et *La chasse-gardée*, *Beau soir pour mourir* marque, plus de 10 ans plus tard, le retour au roman de Désirée Szucsany par ailleurs traductrice, auteure de nouvelles et de poésies. Véritable tornade qui bouscule toutes les habitudes tant dans l'organisation du roman que dans son écriture, *Beau soir pour mourir* n'a pas son équivalent dans le panorama littéraire québécois actuel. Si l'on a pu dire par exemple que des auteurs comme Christian Mistrail ou Louis Hamelin manipulaient la langue à leur guise jusqu'à la réinventer, les voici en tout cas maintenant pourvus d'une sérieuse concurrence.

L'inventivité de Désirée Szucsany est sans égal, nourrie à toutes sortes de niveaux de langue, bourrée d'allusions, de traits d'esprit, parfois création pure mais le plus souvent issue d'une grande capacité d'observation et surtout d'écoute.

Roman d'une grande originalité, *Beau soir pour mourir* est également une oeuvre déconcertante qui n'est pas forcément toujours facile d'accès. L'un va souvent avec l'autre et le roman de Désirée Szucsany a en cela les défauts de ses qualités. La chronologie narrative est parfois un peu confuse. Une chose est sûre: Kunel est mort. Et pas n'importe comment. Il s'est suicidé, sans laisser d'explication. Il s'est tiré une balle dans la bouche, sa tête a explosé et des débris se sont répandus partout dans la pièce. Or, Kunel, tout le monde l'aimait. C'était le copain sympa, l'artiste, le musicien. Personne ne comprend son geste et sa disparition provoque un véritable traumatisme dans le petit cercle de colporteurs, d'amis, de voisins qui constituaient son entourage.

À partir de cet événement central, Désirée Szucsany évoque toute une galerie de personnages, tous plus paumés les uns que les autres. Il y a Boris, l'écrivain-traducteur (comme Désirée Szucsany!); Lek, l'émigré français amoureux de La Dolce; il y a Adrienne, la voisine malade; Carlos, le propriétaire; Nono, l'employeur de Boris; mais aussi Fauché, Labine, Mario, et tant d'autres... Tous des vingt-



ILLUSTRATION MARIO TRÉPANIÉ

Avec *Beau soir pour mourir* Désirée Szucsany a le mérite d'avoir enfin donné la parole avec poésie, sensibilité et réalisme, à une catégorie sociale dont la littérature ne nous avait pas encore parlé.

trente ans, innocents ou peu occupés, marginaux, créateurs de l'ombre, aux émotions vaines, aux talents inexploités, chez qui l'on retrouve sans peine la situation, le malaise et les symptômes des jeunes adultes de la génération perdue. Désœuvrés, ils passent leurs journées à s'entraider et à chercher des solutions à des problèmes très concrets comme l'argent, la faim, les rats dans les appartements... Pour combler l'absence d'action et aussi, peut-être, pour se sentir exister, les personnages de Désirée Szucsany parlent beaucoup (ce qui donne d'ailleurs au roman son rythme très soutenu) et au sein de ces dialogues, entre passé et présent, surgit régulièrement le fantôme de Kunel.

Oeuvre novatrice dans son ton, dans l'agencement du récit et dans la mise en place des personnages, *Beau soir pour mourir* a également pour mérite d'avoir enfin donné la parole avec poésie, sensibilité et réalisme, à une catégorie sociale dont la littérature ne nous avait pas encore parlé. Désirée Szucsany y parvient avec ce minimum de recul et de distance (notamment en utilisant des prénoms inventés) qui nous permet de nous contempler à loisir sans se voir incommodés pour autant.

LIBRAIRIE LE BOUQUIN

Nous vendons les publications du gouvernement du Québec:
-lois, règlements
-livres administratifs, techniques
-livres d'art, etc.

Commandes téléphoniques acceptées.

395, Boul. Cartier, Laval (Québec) H7N 2K8

Tél.: (514) 688-6036 Fax: (514) 688-8844

CONCESSIONNAIRE DES PUBLICATIONS DU QUÉBEC

Une bande de citoyens en avait assez de voir un parc du voisinage laissé à l'abandon. Ils ont donc passé un samedi entier à enlever les déchets, planter des fleurs et repeindre les balançoires rouillées.

Ces gestes font partie d'une douce révolution. Un à un, ils contribuent à rendre notre monde meilleur. Soyez complice de cette révolution.



IMAGINEZ TOUS CE QUE VOUS POUVEZ FAIRE, EN DONNANT DE VOTRE TEMPS ET DE VOTRE ARGENT.

LIVRES

LE FEUILLETON



LISETTE MORIN

Un «Passant» de la littérature

VERLAINIENS ET DÉCADENTS
Gustave LeRouge
Paris 1993, Julliard
260 pages

Pour ajouter à l'excellente présentation biographique de Francis Lacassin, j'ai fouillé dans les Histoires de la littérature française que je possède (y compris dans celle de La Pléiade, tome III) sans succès. Et pourtant, des «Verlainiens» et des «Décadents», il n'en manque pas dans ces savantes publications.

Il faut donc remercier doublement Lacassin, directeur de la collection Les Passants de l'Histoire, chez Julliard, de nous permettre de mieux connaître ce fou de littérature que fut, à la fin du XIXe siècle et au début du XXe, Gustave LeRouge. Dans une réédition augmentée — est-il précisé — d'une deuxième partie inédite. Et de rappeler que Blaise Cendrars, qui s'en était inspiré pour *L'homme foudroyé*, avait déversé sur la tête de LeRouge «un monceau d'éloges propre à faire rêver un prix Goncourt», à propos du roman intitulé *Le mystérieux Docteur Cornélius*, publié en 1913.

Daniel Pennac, professeur de français avant d'être l'auteur comblé de *Comme un roman*, connaît sans doute l'un de ses prédécesseurs dans l'art de faire lire ses élèves, même les plus réfractaires à la lecture, dans une école de Cherbourg, en 1883. Il se nommait Jules Tellier. «Si jeune, nous apprend l'auteur de *Verlainiens et Décadents*, il possédait une érudition prodigieuse et pendant les classes, il tenait son auditoire sous le charme, passant de quelque savoureux chapitre de Pétrone ou d'Apulée à un poème de Baudelaire ou de Rollinat, traduisant une page de Dante ou une scène de Shakespeare avec la même facilité.»



Renchérissant sur cette méthode pédagogique de Jules Tellier, LeRouge écrit que ce surprenant professeur n'était pas «l'inventeur de cette étonnante façon d'étudier les belles-lettres; c'est à Jules Lemaitre, son ami et son professeur au lycée du Havre, qu'en revient l'honneur»: «On y lisait plus de Leconte de Lisle et de Flaubert que de Boileau et Bossuet. On y cherchait des exemples de catachrèses et de synecdoques dans la *Chanson des gueux*, ou dans les vers rustiques de Rollinat».

Il est tout à fait inutile d'ajouter que, mise en appétit par ce premier

chapitre, convaincue que Pennac et Fournier (*La Grammaire française et impertinente*) s'inspirent d'une tradition au moins centenaire, dans les écoles de France, on ne pouvait que poursuivre sa lecture de Gustave LeRouge.

En se souvenant de Paul Verlaine, dont il trace un étonnant portrait, sous le titre de «Le vrai visage de Paul Verlaine»; d'Alphonse Allais, dont il nous affirme qu'il «était peut-être plus intéressant encore dans sa vie, que dans les amusantes nouvelles qu'il griffonnait sans ratures, généralement à l'heure de l'apéritif»; de Laurent Tailhade, qui perdit un oeil mais aurait pu y perdre la vie, dans le bombardement, en 1895, du restaurant Foyot; de Stéphane Mallarmé qui nous apparaît, dans ses fameuses soirées du 89 de la rue de Rome, sous un jour tout à fait différent de ce que nous connaissons du poète de l'*Après-midi d'un faune*, d'une grande urbanité pour tous ses visiteurs, même les plus humbles, et conteur inépuisable d'anecdotes sur, notamment de Villiers de l'Isle-Adam, de Barbey d'Aurevilly et d'Edgar Poe; LeRouge n'affiche, à aucun moment, un sentiment d'envie, lui qui n'obtient jamais la renommée que lui aurait mérité son amour désintéressé des belles lettres et des auteurs de son temps, que la gloire avait déjà auréolés.

Hormis les quelques rencontres, avec des personnages sans doute célèbres à l'époque, mais tout aussi oubliés de nos jours que LeRouge lui-même, il est tout à fait extraordinaire de lire les derniers jours d'Oscar Wilde, une «promenade» au Jardin des Plantes avec Léon Bloy (où il est question de l'hypothèse qu'émettait *le Mendiant ingrat* à propos d'Adam et Ève qui «étaient certainement des mammifères» (sic), et, plus anecdotique mais très instructive pour nos contemporains, l'histoire du café Procope, fondé en 1686 par l'Italien Procopio Cotelli, qui «mériterait, c'est toujours LeRouge qui l'affirme, tout un volume car elle est intimement liée à l'histoire littéraire de la France».

Ce qui fascinera sans doute beaucoup de lecteurs intéressés par les penchants des romanciers d'aujourd'hui à utiliser des néologismes, même les plus «aventureux», c'est l'utilisation que fait Gustave LeRouge des mots à la mode. «La mode, se souvient-il, est alors aux qualificatifs truculents, aux savoureux néologismes; un libraire s'appelle un bibliopole; une petite revue d'avant-garde, «dénommée pompeusement les poètes des «néphélotes» (ceux qui marchent sur des nuées) ou des «argyraspides» (ceux qui portent le bouclier d'argent) et on ne trouve nullement prétentieux de dire que tel chef d'école est «le gonfalonier du Verbe».

Mais, plus encore qu'un recueil de curiosités littéraires, *Verlainiens et Décadents* est l'ouvrage d'un littérateur authentique en donnant au mot son sens premier, dénué de toute connotation péjorative: celui qui s'occupe de littérature. Ce qu'a fait toute sa vie, pour le meilleur et souvent pour le pire — n'ayant pas été payé de retour — Gustave LeRouge (1867-1938).

LE BLOC NOTES

Ezra ou Comment s'en débarrasser

ROBERT LÉVESQUE

EZRA POUND
Humphrey Carpenter, biographie, traduction de Jean-Paul Mourlon, Belfond, 1992, 983 pages.

re Henry James, autre exilé américain. Il reçoit de Joyce ses chapitres d'*Ulysse*. Mais pourquoi ce poète, ce personnage, va-t-il dériver et sombrer dans le fascisme?

Il traverse la 14-18 sans se préoccuper d'autre chose que de poésie et d'influence littéraire. Pound est, au milieu des années

trente, un homme apolitique, insouciant des gouvernements. Mais c'est par le stress économique (profond complexe) qu'il va mettre le doigt dans l'engrenage qui le mènera au microphone de Radio Rome en 1943 pour vitupérer le gouvernement américain («L'Europe appelle! Pound vous parle!»), et devant la justice américaine où des médecins le déclareront «fou», et dans un asile de Washington pour 12 ans.

Son grand-père, dans l'Idaho, salariait ses employés avec un argent qu'il imprimait et ne valait que dans son magasin-général. Il est une victime mûre quand il entend parler de la doctrine créditiste du major Douglas. La clé du monde est là, il en parle à Mussolini lorsqu'il obtient une audience. Il est obsédé lorsqu'il parle d'argent, donc de l'usure, des Juifs, et voilà qu'il tombe dans l'antisémitisme, qu'il reproche à Roosevelt sa mollesse face aux youpins, qu'il admire le Duce.

La tourmente passée, Hitler suicidé, Mussolini pendu par les pieds, Arthur Miller appelant à la condamnation de Pound «qui a dépassé Hitler en obscénité pure», Hemingway qui lui envoie un chèque de mille dollars à sa sortie d'asile en 1958 (Pound le fera encadrer), Pound revient vivre en Italie, faisant le salut fasciste à sa descente de paquebot à Gènes. Il s'enferme dans un silence obstiné que ses deux femmes (l'officielle, la maîtresse) ont peine à briser, et il se met à douter... de quoi? De la valeur littéraire des *Cantos*... «C'est du bouillasse», dit-il.

Il prend à 87 ans sa dernière gondole, vers le cimetière des étrangers...

Tout le dossier Pound est décortiqué par Carpenter. Une biographie à la mesure de ce fantôme qui sort du placard en période de *politically correct*. Ezra ou Comment s'en débarrasser...

L'histoire de la littérature du 20e siècle n'est pas faite, et ce lui qui va l'écrire, quand on pourra rompre en visière le siècle entier, devra aligner avec les bustes respectés des grands solitaires comme Proust, Claudel, Virginia Woolf, Joyce, Céline, Borges, Beckett, Thomas Bernhard, les cadavres plus ou moins exquis de ceux que la tourmente fasciste emporta corps et livres dans des tourbillons fatals.

Il s'agit d'empiler, ces cadavres-là, dans le désordre des placards; ils ont été fusillés comme Brasillach ou se sont suicidés comme Drieu, s'ils ne sont pas morts vieux, dans un lit, comme Ezra Pound. Tels des Amédée de la pièce d'Ionesco, on voudra savoir «comment s'en débarrasser» parce qu'ils grossissent dans les consciences. On peut admirer les ballades de Guillaume de Machaut et les marches de Benito Mussolini? Mais oui, et c'est bien embêtant, n'est-ce pas?

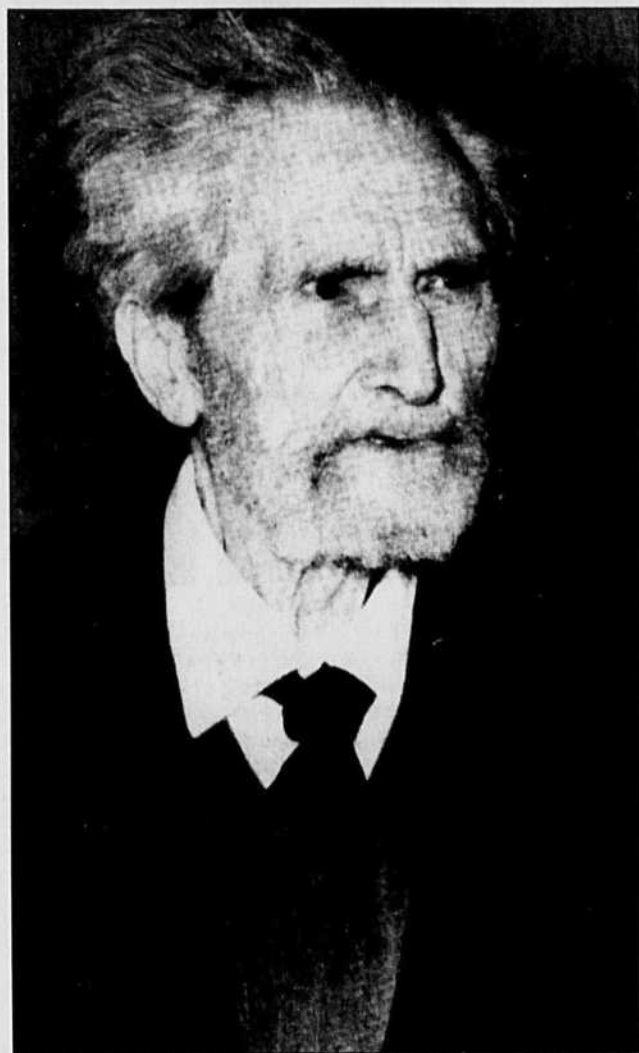
Ezra Pound fut poète, fasciste, érudit, antisémite, spécialiste des chroniqueurs du Moyen Âge et propagandiste des forces de l'axe à la radio de Rome, et c'est le plus encombrant cadavre au placard littéraire du siècle, cet homme qui git au cimetière des étrangers sur l'île San Michele à Venise depuis le 3 novembre 1972. L'auteur des *Cantos*, fresque poétique qui se perd dans son ambition, ses élipses et ses sources, et demeure un des objets littéraires les plus ambigus du siècle, est un fantôme, à la fois saulard, génie, fumiste, gourou, dépisteur qui fait connaître T.S. Eliot et James Joyce, partisan de la doctrine de Crédit social du major Douglas, un latiniste qui apprend le chinois, un traître que l'on met en cage, un fou que l'on interne, un homme qui signe ses lettres de «Heil Hitler!», bref un «cas».

«Si Ezra Pound n'avait pas existé, il aurait été très difficile de l'inventer», écrit le biographe Humphrey Carpenter, dont on traduit le monumental ouvrage paru en 1988 à Londres. Il n'y a pas de biographie plus complète sur Ezra Pound. Ces mille pages sont un modèle de travail biographique, comme le Camus de Lottman; briques à l'anglo-saxonne où le biographe enquêteur approfondit sans préjugés ni parti pris, éléments factuels devant lui, sans aucun cliché de mise en scène. Le Pound brut.

Ezra Pound est un Américain qui fuit l'Amérique. À 23 ans, il étouffe dans un vaste pays qu'il dit sans culture, sans écrivains, sans âme, ces «pays d'épiciers» que fuient les jeunes poètes ambitieux et romantiques. Sa mère lui a suggéré un jour d'écrire une épopée en vers sur le Far West et il a répondu: «mon Dieu! qu'est-ce que l'Ouest a fait pour le mériter?»

Il arrive à Venise en 1908, se trouve une soupente, va faire éditer à ses frais un premier recueil, *A Lume Spento*. Il lit les chroniques des troubadours provençaux, va marcher leurs itinéraires dans le sud de la France, avec une canne, une boucle à l'oreille; ce poète américain qui sillonne l'Europe au début du siècle se donne la touche whistérienne.

À Londres dans les années dix, Ezra Pound va devenir un des personnages actifs des coulisses des lettres, animant des revues, il écrit à Joyce qui habite Trieste pour lui demander un texte, fondant une école des «Imagistes» où l'on se branche sur les thèmes mythologiques, etc. Il admi-



Erza Pound — le salaud, le fumiste, l'antisémite, le fasciste mais aussi le gourou, le génie — en 1971, un an avant sa mort.

«Si Ezra Pound n'avait pas existé, il aurait été très difficile de l'inventer»

— le biographe Humphrey Carpenter



Anne-Marie Garat

Au Salon du livre de Québec

ADEN

«Un roman attachant, à la mécanique implacable.»

Thierry Bayle, *Le Figaro magazine*

PRIX FEMINA 1992

roman 240 pages, 29,95 \$

Anne-Marie Garat sera au stand du Seuil le 17 avril, de 14 à 15 h de 19 à 20 h le 18 avril, de 15 à 16 h



ÉDITIONS DU SEUIL

TYPO Dans les Typo les meilleurs bouquins



Marie-Claire Blais
L'ange de la solitude
TYPO/Fiction
168 pages - 12,95 \$

Un univers féminin hors normes, à la fois refuge et famille d'artistes. Désormais un classique.

«C'est par le ton que depuis trente ans déjà Marie-Claire Blais affirme sa singularité.»

René de Cocato, *Le Monde*

«Oeuvre de lucidité, de courage et d'une singulière éloquence. Aucun risque à parler de chef-d'œuvre.»

Jean-Roch Boivin, *Le Devoir*



Samuel de Champlain
Des Sauvages
Texte établi, présenté et annoté par Alain Beaulieu et Réal Ouellet
TYPO/Histoire
288 pages - 14,95 \$

Dans la nouvelle série «Amériques», un texte mémoriel et fondamental pour la connaissance de la stratégie coloniale française. Des sauvages rend compte des bouleversements géopolitiques survenus chez les populations amérindiennes de la vallée du Saint-Laurent depuis la venue de Jacques Cartier. Avec introduction, notes, appendices, bibliographies, index et illustrations.

• Romans • Poésie • Essais • Théâtre • Chansons • Histoire •

Une bande de citoyens en avait assez de voir un parc du voisinage laissé à l'abandon. Ils ont donc passé un samedi entier à enlever les déchets, planter des fleurs et repeindre les balançoires rouillées.

Ces gestes font partie d'une douce révolution. Un à un, ils contribuent à rendre notre monde meilleur. Soyez complice de cette révolution.



tout CONTRE TON bien mon mal Païe//te...

Maurice Soudeyns

Tout contre ton bien mon mal patiente...

84 p., 14,95 \$

un recueil de poèmes érotiques accompagnés de collages de l'auteur



815, rue Ontario Est, bureau 201, Montréal (Québec) H2L 1P1
Téléphone : 514.525.21.70 • Télécopieur : 514.523.94.01

LIVRES

ESSAIS QUÉBÉCOIS

PARCOURS D'UN ÉCRIVAIN

Carnet 32

MARIE-CLAIRE BLAIS

Les collines de Wellfleet, de Truro, dépouillées en hiver, retiennent encore quelques habitants: des familles isolées à l'extrémité d'une allée de sapins dont les maisons s'enfoncent dans des marais de ronces neigeuses, près des lacs; quelques peintres ravagés par la solitude, quelques fantômes d'intellectuels aussi qui piétinent les cailloux des grèves dans leurs flâneries moroses, mais, pour les uns comme pour les autres, Edmund ne cesse de susciter un intérêt par un éventail de personnalités exotiques qui semblent calquées sur les marionnettes tour à tour bonnes et mauvaises de son théâtre d'ombre. De ses doigts habiles, il soulève le rideau de velours noir d'où il exhibe le pied du pantin encore rattaché à la ficelle, dans sa botte de soie miniature, un prince, une sorcière, un démon au nez fourchu; ce soir il nous étonne tous lorsqu'il dit à Barbara au téléphone, elle qui ne sort jamais le soir, «Venez à six heures rencontrer Svetlana, la fille de Staline, je n'en pense que du bien, une femme fascinante.» Le message est souvent aussi court et impérieux, mais c'est un ordre.

Dans ces multiples biographies de Staline que nous consultons dans la bibliothèque de Barbara, mon re-



gard hésite devant deux photographies d'enfance l'une de Stevlana assise près d'une mère, une sombre madone, une apparition de divine douceur dans ce foyer infernal, dont Svetlana semble éprise, sa tête bouclée penchée sur le côté, affleurant l'épaule maternelle, et la seconde, d'un ordre qui me perturbe parce que le rideau de velours noir s'écarte sur un pan d'enfer, Stevlana alanguie, enfant joufflu dans sa robe à rubans, ses bas de fil épais, ses grosses chaussures, Stevlana qui rit à dix ans dans les bras de son père. Son père qui est Staline.

Barbara répète qu'elle ne sortira pas ce soir, qu'elle doit terminer son article pour la revue Libération sur la Marche de la paix à Washington. Les princes Paul et Nina de la Russie impériale détruite éprouvent eux aussi des frémissements hostiles à une telle rencontre dans le salon aux tentures bleues, puis à la fin Paul soupire, dans l'espoir d'une réconciliation qui lui semble insensée: «Staline, c'est le passé, Nina, cette pauvre femme est innocente, la petite Svetlana a à peine connu sa mère qui a été assassinée sous la dictature de son père...» La petite Svetlana, c'est autour d'elle, la petite fille de la photographie sur les genoux d'un paysan, le fils d'un cordonnier au visage grossier et bonhomme, sous les jets fourrés de sa moustache brune, ce bon père et cette bonne petite fille qui l'aime, c'est autour d'eux que nous nous réunissons, Eléna scrutant son invité de son regard d'un bleu pléurant et aigu, Barbara timide mais prête à affronter les calamités de l'ère Stalinienne, ses innombrables exécutions et purges sanglantes, Paul et Nina, condamnés et réservés, dans leurs pauvres habits rapiécés, mais il vaut mieux sortir, aller chez Eléna que d'avoir froid dans la maison sans feu, dit Nina, ils espèrent malgré tout tous les deux entendre ce soir-là le chant râpeux de la

langue russe, un poème de Pouchkine peut-être, dit Paul, qui émanerait tout pur des lèvres de Svetlana, l'écolière d'autrefois qui fut si tôt ravie par la poésie de Pouchkine.

Cette passion de la littérature russe, Svetlana nous dit d'une voix claire, détachée, d'un détachement qui me glace les os, qu'elle est venue l'inculquer aux étudiants américains, ces barbares de vos universités si riches, dit-elle, avec l'enseignement de la littérature de Kafka, cet écrivain merveilleux et implacable, mais comment pouvez-vous comprendre Kafka dans ce pays? semble-t-elle nous dire en arrêtant ses yeux sur nous, accusatrice. Edmund écoute Svetlana, le col de sa chemise déboutonné sur son écharpe colorée de rouge. Il souhaite voir Svetlana si confortable chez lui qu'il lui a cédé son fauteuil de cuir où personne n'ose s'asseoir, il demande à Eléna si les volets sont bien fermés car rôde une brise d'hiver sifflante, c'est cette brise et son fracas de feuilles volant aux fenêtres qui fait frissonner Svetlana sous son écharpe de laine qu'elle semble avoir tricoté elle-même car il y manque quelques mailles.

«Quelle femme adorable et cultivée», dit Edmund à Paul qui l'écoute attentivement, son livre sera bientôt publié à New York et j'en parlerai dans l'un de mes articles... Quel courage, quel héroïsme... Je me réjouis qu'elle ait décidé de venir s'établir dans notre pays avec son mari... Ils arrivent de l'Inde... c'est là que je les ai rencontrés pendant une conférence... Quelle femme profondément féminine... «Ah! oui, dit Paul, en inclinant la tête... quelle femme courageuse...» Ces mots sont échangés dans le corridor pendant qu'Eléna, agacée par la conversation des deux hommes, ajuste les volets contre le vent, recueille des mains de sa fille Helen dans la cuisine, un plateau de boissons chaudes et des biscuits.

Helen qui veut aller danser à la discothèque avec ses amis adolescents, les jumeaux des voisins dont les cheveux coulent jusqu'à la taille comme une pluie d'or, supplie sa mère de la laisser sortir. «Non, dit Eléna, sévèrement, écoute plutôt les grandes personnes qui ont ici beaucoup de choses à t'apprendre.» Mais Helen regarde la charmante dame du salon et ne veut pas savoir qui était Staline, moins encore sa fille qui, avec son teint de pêche, son sourire appliqué sur un visage grassouillet lui paraît aussi rigide qu'une enseignante de son collège, ce collègue près de Boston où Helen s'ennuie car elle est toujours la première de sa classe, dans toutes les matières.

Pendant ce temps, Svetlana, plus calme qu'à son arrivée, se détend dans le fauteuil de cuir, émue de cet accueil, elle reprend confiance en ce qu'elle appelle la leçon de l'histoire; soudain, elle nous dit franchement ce que nous voulons entendre, les hommes d'Etat soviétiques qui ont succédé à son père lui ont fait une injuste réputation, ce fut jadis un homme pieux, un séminariste guidé par sa foi en Dieu, il a lancé un mouvement politique qu'il croyait salutaire, mais la révolution l'a égaré, il a été aveuglé par la gloire. Se souvient-on seulement des livres qu'il a écrits sur la nécessité du marxisme? Ce père a été le rédacteur d'un journal qui a aidé à l'avancement de son peuple, il a souffert plusieurs déportations en Sibérie, ce père était bon, c'était le mien, dit Svetlana.

Et Trotski? demande Barbara, interrogeant Svetlana sans colère, et Zinoviev, et Kamenev, tant d'autres de ses disciples qui ont été éliminés? Toutes ces tortures, ces camps de concentration, ces milliers de morts? Quoi penser de tout cela? demande Barbara. «Ce fut un bon père» répond Svetlana de sa voix placide, mais lorsque Nina demande ce qu'est devenue la sombre madone, la jeune mère de Svetlana sur la photographie, il y a un long moment de silence, puis Svetlana dit à Paul et Nina en russe et pour eux seuls, ah! maman, maman qui était si belle, ils l'ont assassinée...

Le Rouge, le Noir et le Blanc

L'éclatement des langues et des littératures en Amérique

L'AMÉRIQUE ENTRE LES LANGUES
Revue *Études françaises*, vol. 28, nos 2-3, 186 pages

DIALECTIQUE DE L'AMÉRICANISATION
Maximilien Laroche, *Grelca*, 312 pages



ROBERT SALETTI

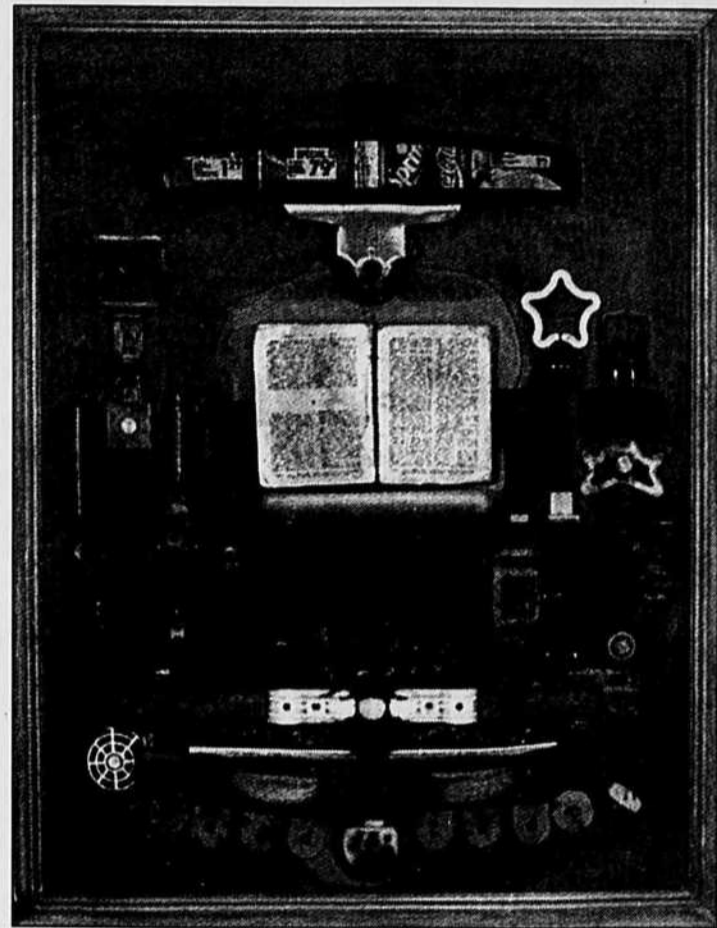
Contrairement à l'Europe que l'Histoire et l'émergence des États-nations ont destinée à une vaste cohabitation linguistique, l'Amérique apparaît comme un casse-tête à deux blocs, un bloc hispanophone, largement dominé, et un bloc anglophone, dont la domination est allée jusqu'à l'appropriation du mot désignant le continent. Combien d'entre nous, en effet, entendent «États-Unis» ou Los Angeles ou baseball quand quelqu'un parle d'américanité?

Pour peu qu'on la creuse, la réalité, comme toujours, est légèrement différente. Même anglo-saxonne, une langue n'évoque jamais en vase clos. C'est dans le contact avec les autres langues qu'elle trouve sa richesse et sa plénitude, comme en font foi certaines littératures et certains écrivains. C'est ce que démontrent un essai sur l'américanisation et un numéro de revue sur l'Amérique plurilingue.

De l'Indien d'autrefois à celui de demain: le Métis

Pour Maximilien Laroche, prof de littérature à l'Université Laval, plutôt que d'américanité, c'est d'américanisation qu'il faudrait parler. D'américanisation et d'anthropophagie culturelle, un concept très populaire chez les intellectuels brésiliens. Dans *Dialectique de l'américanisation*, publié par le Groupe de recherche sur les littératures de la Caraïbe (GRELCA), Laroche s'intéresse à des littératures minoritaires comme celles du Brésil, d'Haïti (surtout), de la Caraïbe, du Québec et, plus étrangement, de la Chine.

À la base, cette dialectique en est une qui porte sur l'identité. Le «je» qui fonde cette identité est un «je» à la fois individualiste et impérialiste dont la représentation idéale est le cowboy. Cette représentation, Laroche la redéfinit. Le cowboy américain est un redresseur de tort, un autodidacte, le fondateur d'un Nouveau Monde mythique. Laroche y voit une figure hybride, aléatoire, sorte de synthèse du dominant et du dominé, du civilisé et du sauvage. Transmué par le concept de négritude cher à Aimé Césaire, le vrai cowboy devient donc un métis. À la fois Rouge, Noir et Blanc, le Mé-



Ce collage intitulé *Trophou* est l'oeuvre de Roch Plante, alias Réjean Ducharme. À la fois Rouge, Noir et Blanc, le Métis préfigure l'Américain à venir, ni dominant ni dominé.

tis préfigure l'Américain à venir, ni dominant ni dominé. Il semble que ce soit le pouvoir des littératures dominées, colonisées, de penser le métissage.

Dans l'ensemble, l'essai de Laroche m'a paru moins intéressant que celui de François Paré sur les «littératures de l'exiguïté», minoritaires elles aussi sans être américaines. Après une introduction à l'emportepièce qui nous lance sur la piste du Nouveau Cowboy, les analyses égareront le lecteur peu familier de ces littératures. Un resserrement du propos et la présence d'une conclusion digne de ce nom auraient permis d'éviter cet écueil et d'assurer au livre un plus grand retentissement.

Le tourment du langage

Parce qu'il s'agit d'un numéro de revue, la dispersion ressentie à la lecture de *L'Amérique entre les langues* est plus naturelle et certes attendue. Préparé par Jean Jonassaint et Lise Gauvin — cette dernière tient ici-même une rubrique sur les lettres francophones —, ce dossier porte sur l'invention du récit américain, du récit qui fonde l'Amérique. Fondation toujours à refaire, bien sûr, puisqu'avant d'être un enjeu de colonisation, l'Amérique est un

lieu de passage et de découverte, un espace où s'entrechoquent les langues et les cultures. Il y est donc question de la manière dont les nombreuses littératures américaines — haïtienne, brésilienne, états-unienne, canadienne-anglaise et québécoise — arrivent à émerger politiquement et linguistiquement.

Jusqu'au XXe siècle, les écrivains du Canada anglais ont utilisé la langue littéraire britannique plutôt que celle de leurs voisins du Sud. Aux États-Unis mêmes, beaucoup de bateaux ont passé dans le port de Boston avant que la langue littéraire puisse être dite anglo-américaine. Comme quoi une langue n'est jamais tout à fait égale au statut qu'elle prétend avoir.

Dans le contexte actuel de valorisation des littératures noires — on pense à la reconnaissance récente des œuvres de Patrick Chamboiseau et de Derek Walcott —, on lira avec curiosité l'entrevue de Lise Gauvin avec Edouard Glissant qui ouvre le numéro. Le romancier et essayiste martiniquais y prône un imaginaire des langues indépendant jusqu'à un certain point du problème de l'identité. Les langues minoritaires sont des langues composites et, prétend-il, on ne sauvera pas une langue dans un pays en négligeant toutes les autres.

Aucune culture en terre d'Amérique ne peut désormais prétendre à la pureté, les composantes linguistiques et littéraires de l'imaginaire d'un peuple étant trop imprévisibles.

On mesure l'intérêt de tels propos pour le lecteur québécois. Au Québec, la littérature a précédé le pays, c'est-à-dire la nation, phénomène sans doute rattaché à ce que Gauvin appelle la surconscience linguistique, cette conscience aiguë de la complexité du matériau linguistique qui connote les œuvres de fiction québécoises. Peut-être est-ce la raison pour laquelle notre littérature est vue comme une littérature moderne, malgré tout.

La culture sacrificielle du devoir est morte

Bienvenue à l'ère post-moraliste

LE CRÉPUSCULE DU DEVOIR,
L'ÉTHIQUE INDOLORE DES NOUVEAUX
TEMPS DÉMOCRATIQUES
Gilles Lipovetsky, *Gallimard*,
Paris, 1993, 292 pages

MARCEL FOURNIER

Lorsqu'il a fait peau neuve, LE DEVOIR a enlevé de la première page sa devise «Fais ce que dois» pour la mettre en sixième de page. Tout s'est fait discrètement. Rares sont ceux qui ont remarqué ou se sont indignés du changement. Signe des temps, dirait Gilles Lipovetsky: nous sommes à l'ère postmoraliste.

Auteur de deux essais qui ont eu un certain retentissement — *L'Ère du vide*; *L'Empire de l'éphémère* —, Lipovetsky s'est donné comme tâche de comprendre le temps présent et d'analyser les changements qui caractérisent la société contemporaine: son premier essai portait sur l'individualisme. Le second sur la mode et son destin dans les sociétés modernes. Le troisième volet de cette analyse des «nouveaux temps démocratiques» porte sur le «crépuscule du devoir».

Pendant les deux derniers siècles, la culture dans laquelle nous avons baigné était une culture moraliste, axée sur le don de soi et le devoir:

nous avons sacralisé les vertus privées et publiques, nous avons exalté les valeurs d'abnégation et de désintéressement, nous avons plus récemment multiplié les entreprises de moralisation hygiéniste et disciplinaire de la famille et mis sur pied de nombreuses lignes de vertu et sociétés philanthropiques.

Tout cela est fini, pense Gilles Lipovetsky: «La culture sacrificielle du devoir est morte, nous sommes entrés dans la période postmoraliste des démocraties». Nous avons donc perdu le sens du devoir, notre éthique est devenue indolore: ce que nous voulons aujourd'hui c'est le respect de l'éthique mais sans obligation difficile; nous acceptons quelques responsabilités, mais pas de devoirs inconditionnels.

Ce «virement de cap», ce «virage culturel», cet «ébranlement de fond» se serait passé dans les années 1980. Pourquoi? Lipovetsky ne donne pas d'explication, sauf une rapide référence à la crise de l'Etat providence et à la valorisation de la société civile. Ce qui l'intéresse c'est d'analyser comment ce «virement de cap» a touché tous les secteurs d'activités quotidiennes, dont évidemment la sexualité et la vie familiale. «La fidélité postmoraliste est, écrit-il, ce qui conjugue le vague espoir du «tous-jours» avec la conscience lucide du

provisoire (...). Rester fidèle tant que l'on s'aime, ensuite le jeu de la vie est à nouveau ouvert» (p. 71).

Que ce soit dans le bénévolat, le sport, le travail ou la politique, le rapport à soi et aux autres s'en trouve profondément modifié: finie la sévérité de l'obligation morale, place à la charité spectacle et aux exploits (montants recueillis); fini le sport disciplinaire et moraliste à la Coubertin, place au sport-plaisir, au sport-santé et au sport-défi; finie la morale du travail, vive la participation et le management de l'excellence et du challenge permanent.

Et que dire de la vie politique? Atonie de l'esprit civique, perte au sens de la dette envers la collectivité, prévalence de la constitution, telles sont, observe Lipovetsky, les expressions du néo-individualisme dans les démocraties postmoralistes. «Nous avons aujourd'hui, ajoute-t-il, un nationalisme sans patriote».

Le «procès postmoraliste» signifie, on l'aura deviné, un pas supplémentaire dans la logique de l'individualisme. Faut-il s'en plaindre? Gilles Lipovetsky se garde évidem-

ment du «refrain décadentiel»; il préfère parler de défis, nous invitant entre autre au «renouveau éthique»: «Ce dont nous avons besoin, ce n'est pas d'exhortation à la vertu pure, c'est d'intelligence responsable et d'humanisme appliqué. Et aussi: (...) Appelons de nos vœux, non l'héroïsme moral mais le développement social d'une éthique intelligente». Lipovetsky ne cache pas sa position: «Face à la poussée de fièvre éthique — bio-éthique, éthique des affaires, etc. —, l'ouvrage de Gilles Lipovetsky est plus qu'utile, car il nous oblige à situer les débats actuels dans un contexte socio-historique plus large. Mais pourquoi donc parler de «société postmoraliste»? Il est loin d'être certain que le «virage culturel» soit effectué. À preuve: LE DEVOIR a peut-être remis sa devise, mais n'a pas changé encore de titre.

Avril 1993

LIBERTÉ

SERGE CANTIN
La fatigue culturelle de Jacques Godbout

BERNARD OUELLETTE
Variations sur la parole

ROBERT NADON
*Pour ne reconnaître que le pouvoir
lorsqu'il a prison, comme 1961-1962*

SYLVAIN THOUILLIER
Voix de silence

206

6\$ taxes

DEMANDEZ-LE À VOTRE LIBRAIRE

Il y a bien deux opinions que je partage avec Jacques Godbout (...). Comme lui j'estime en effet que Louis-Ferdinand Céline est «l'un des grands écrivains français de ce siècle». Puis il a raison d'affirmer, citant l'exemple du même Céline, que «il n'y a pas nécessairement d'équation entre le talent littéraire et la justesse de la pensée politique» (...). Là toutefois s'arrête, j'en ai peur, mon accord avec lui, tant cette seconde opinion me semble devoir s'appliquer à Jacques Godbout lui-même.

Serge Cantin

La plupart des gens croient qu'il n'y a qu'une façon d'aider le monde en développement. Nous en avons 26.



L'autonomie grâce à l'alphabétisation dans le monde en développement.

J'aimerais plus de renseignements sur les programmes de CODE.

Nom _____

Adresse _____

Téléphone _____

Adresse de retour: CODE, 321, rue Chapel, Ottawa (Ontario) K1N 7Z2

QUINZAINE DU LIVRE-CASSETTE

du 15 avril au 1^{er} mai

Plus de 700 titres disponibles

En vente chez votre libraire participant.

Comptoir de diffusion du livre

Téléphone : 683-4102